

FRÉDÉRIQUE
DEGHELT

La nonne
et le brigand

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD
Extrait de la publication

« un endroit où aller »
LA NONNE ET LE BRIGAND

Alors qu'elle se jette dans une relation passionnelle avec Pierre, un homme rencontré dans un aéroport, Lysange est invitée par un inconnu à venir s'installer dans sa cabane sur l'Océan. Là-bas, elle trouve le journal de sœur Madeleine, en mission au Brésil dans les années 1950, prise dans la dualité de la foi et de l'amour. Le lien entre les deux femmes va peu à peu se resserrer.

Extrait du texte

En reposant le recueil, elle effleura une couverture de cuir, crut d'abord qu'il s'agissait d'un carnet de correspondance mais ne put s'empêcher de l'ouvrir. C'était l'emballage d'un cahier dont les pages étaient couvertes d'une petite écriture ronde presque enfantine. Je ne savais pas ce que c'était l'amour, je ne savais rien de ce qui nourrit et dévaste, alors sans ce savoir je n'étais qu'une petite chose lancée sur les routes et sans arme pour affronter la vie.

Il n'y avait que cette phrase sur la première page, écrite à l'encre bleue, presque délavée. Lysange eut comme le sentiment que ces phrases s'adressaient directement à elle et cela lui ôta tout scrupule pour commencer à lire ce qui avait tout l'air d'être un journal de bord.

F. D.

FRÉDÉRIQUE DEGHELT

Voyageuse infatigable, avec Paris pour port d'attache, Frédérique Deghelt est journaliste et réalisatrice de télévision. Après La vie d'une autre (2007) et La grand-mère de Jade (2009), La nonne et le brigand est son troisième roman publié par Actes Sud. Egaleme nt parus chez Actes Sud (textes et photographies) : Je porte un enfant et dans mes yeux l'étreinte sublime qui l'a conçu (2007) et Le cordon de soie (2009).

DU MÊME AUTEUR

La Valse renversante, Sauret, 1995.

Je porte un enfant et dans mes yeux l'étreinte sublime qui l'a conçu, Actes Sud, 2007.

La Vie d'une autre, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 897.

La Grand-Mère de Jade, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1128.

Le Cordon de soie, Actes Sud, 2009.

La Nonne et le Brigand, Actes Sud, 2011.

Ma nuit d'amour, Actes Sud Junior, 2011.

Un pur hasard, Editions du Moteur, 2012.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-01752-1

FRÉDÉRIQUE DEGHELT
LA NONNE
ET LE BRIGAND

roman

un endroit où aller

ACTES SUD

Extrait de la publication

*A AGMB,
en souvenir de notre premier voyage
en Amazonie.*

*Ce qui remonte à la surface de la mémoire
quand on sollicite certains souvenirs, ça
ressemble à cette laisse de mer, à ces débris
et fragments qui émergent, qu'on ramasse
et auxquels on veut arracher des aveux.*

HUBERT NYSSSEN

*Il était laid : les traits austères,
La main plus rude que le gant ;
Mais l'amour a bien des mystères,
Et la nonne aima le brigand.*

VICTOR HUGO

Pourquoi je n'arrive pas à détester ces moments où l'on attend dans les aéroports ou les gares ? Il s'installe une sorte de nappe floue, un temps infini passé à regarder les autres, à imaginer leurs vies, à faire naître des rencontres entre ceux qui n'auraient pas dû se croiser, à inventer des histoires là où il n'y a rien. Deviner cet homme-là justement, qui ne regarde pas cette femme seule assise un peu plus loin ; il va la retrouver alors qu'il voyage auprès d'une autre qui ne se doute de rien. Je le sais d'instinct, ils ne se sont pas regardés, ils se frôleront en se dirigeant vers l'embarquement comme dans une ultime provocation. Ils ne se diront rien quand leurs doigts...

“Dernier appel pour le vol de Londres. Mme Kenny est demandée à la porte 23.” Quelle idiote. Je n'ai même pas surveillé mon propre embarquement. Je me précipite vers la jeune femme au micro. Madame Kenny ? Oui pardon, je n'avais pas entendu. Ce n'est pas grave, madame. Bon voyage. Oui, merci.

Et si je laissais arriver ce que je sens ? Je crois que ce qui me fait peur reviendrait. Les hasards se

font pressants, ils entourent leur proie, ils tissent leur toile. Ils coursent la pensée. Où qu'elle aille.

22 A, vous êtes à côté du hublot. Voulez-vous que je vous aide à placer votre sac ? Non je vais le garder, merci. Placez-le sous le siège pendant le décollage, s'il vous plaît.

Une fois seulement, je crois avoir vécu une urgence d'amour quand la mort était trop proche et gagnait du terrain. Elle courait. Plus vite que moi. Je sentais son odeur, amère, presque sucrée, faire illusion. Elle venait me voler un être cher, le premier de ma vie. Elle me frôlait donc, pour que je me souvienne d'elle à tout instant. Je savais que le seul parfum capable de la combattre était la sève d'un homme. Je voulais la lécher, la boire, la mettre sur mes lèvres pour que jamais la mort ne puisse m'embrasser, passer la barrière de mes dents, pénétrer mon corps. Je voulais sentir les vibrations de l'amour qui me semblaient les seules aptes à me protéger de son gouffre. Je m'éparpillais, je tendais mes lèvres, je disais "viens", les bras offerts comme une prière. Je la sentais hésiter, s'éloigner un peu, ne plus oser m'approcher. Et quand la jouissance était là, je la savais vaincue. Je hurlais. Je n'avais jamais connu cette soif, cette présence si violente du désir. La peau sur le cœur, le sexe battant la chamade, toute peur envolée. Je jubilais en silence. Ma tête abritait un vacarme assourdissant. Celui de mon combat contre elle. Tu ne m'auras pas. La mort ricana en emportant mon père. Je le regardais sans pleurer. Ce serait pour plus tard. Quand viendraient les jours sans lui. Sans le son de sa voix.

Désormais, je les aimais contre elle ces corps d'hommes qui me faisaient jouir. J'étais tombée dans une totale contradiction. Je me refusais à vivre et je ne voulais pas mourir. J'aspirais à sentir en moi une flamme qui ne pourrait pas s'éteindre. Je crois que je l'ai su très vite qu'elle me laisserait saine et sauve en vrillant son glaive sur ma mémoire. Elle s'est éloignée en me laissant le pire : la promesse de son retour. Elle a emporté mon éternité, elle m'a légué en échange la certitude de revenir me chercher, de penser chaque jour à elle. J'avais vingt ans. Un jour, mon corps ne me serait d'aucun secours. Il serait faible et décharné. Je mourrais vieille donc. Mais avant, et je m'en fis le serment, je ne regretterais jamais rien, je mordrais dans la vie à pleines dents. Je donnerais surtout, sans jamais me reprendre. On dit que les enfants dont les parents meurent quand ils sont jeunes reçoivent une protection particulière. Mais n'était-ce pas tout simplement une façon de regarder plus tôt que les autres la vie telle qu'elle est ? Ephémère.

Londres. Attendre encore. Le départ pour Bombay est retardé. Les pensées s'envolent à nouveau. Les souvenirs que l'on croyait perdus virevoltent et leurs envolées n'ont ni retard ni détour. Il paraît que l'avion ne partira pas : avarie dans le système de décollage, temps incompressible de la réparation. Personne n'a l'air reconnaissant de le savoir avant le décollage. On nous mène vers un hôtel, on nous sert un dîner censé calmer les voix qui grondent. Aujourd'hui... Demain... Quelle importance...

Quelque chose est là et attend que nos impatiences se manifestent pour rire. Indifférente au brouhaha humain, je me laisse bousculer par le destin. Je parle avec ma voisine. Les tables sont grandes. Il est presque impossible de s'adresser à la personne d'en face sans élever la voix. Le regard d'un homme me sourit. Il semble s'amuser de mes efforts pour être malgré tout dans une conversation plus intime. Tout passe. Comme si je ne pouvais rien accrocher à ma mémoire. Je pense à ce voyage interrompu, à peine commencé. A Paris, je serais rentrée chez moi et peut-être ne serais-je plus repartie. Une femme en uniforme nous remet les clés de nos chambres. Pour moi, arriver un jour plus tard ne fait pas de différence, mais certains tentent encore d'être replacés sur d'autres avions. Leur ton geignard m'ennuie. Je fouille dans mon sac et m'aperçois que j'ai pris mon courrier sans l'ouvrir avant de partir. Des factures et cette enveloppe crème qui m'intrigue. *Mme Lysange Kenny* y est tracé d'une écriture abrupte presque illisible que j'ai pourtant l'impression de connaître.

Il fut une époque où j'adorais les rencontres. Je leur trouvais un charme irremplaçable. Je me disais même que je serais incapable de vivre trop longtemps avec un homme, pour pouvoir en rencontrer un autre. Et puis je ne sais quel mystérieux changement s'opère à notre insu. La vieillerie sans doute. Je n'aime plus ça. Je sais ce que l'autre va dire, je sais ce que je vais lui répondre, je m'ennuie. Je connais trop bien le numéro de l'inconnu qui déploie son attirance. Celui de la femme convoitée qui fait

semblant d'ignorer qu'elle plaît. Bref, les roucou-
lades de circonstance. Tout ce qui me poussait à
jouer m'indiffère et fausse le plaisir que j'y trou-
vais autrefois. J'en arrive même à oublier ce que
l'on pouvait y gagner. Si bien que je dédaigne un
regard d'intérêt, un sourire, une complicité même,
que je place immédiatement dans un gouffre sans
fond, un chemin qui ne va nulle part. Je cultive avec
application l'art de ne plus me laisser séduire et sur-
tout celui de ne tricher pour rien ni pour personne.

*Il y a quelques semaines, je vous ai écrit une
lettre restée sans réponse. L'avez-vous reçue, lue ?
Ma proposition vous a-t-elle effrayée ? Avez-vous
cru à une mauvaise plaisanterie ? Au cas où vous
préférez m'appeler, voici le numéro de mon domi-
cile. Tomas Uhlrich.*

Me voici coincée à Londres avec un groupe d'in-
connus dont je partage l'infortune et la lettre d'un
homme m'ayant, paraît-il, déjà écrit et dont seule
l'écriture m'évoque un mince souvenir. J'ai un peu
plus de quarante ans, deux grands enfants. Ils ne
s'intéressent qu'à leurs amis et c'est bien de leur
âge. John, leur père, est mon plus tendre ami et, si
ma vie d'amante est jalonnée de bien belles his-
toires, je ne crois plus au grand amour. J'ai encore
mon métier de démographe qui me permet de voya-
ger, m'apporte sans doute mes plus grandes satisfac-
tions et je peux me vanter d'avoir réussi à passionner
quelques étudiants en leur transmettant le virus de
la recherche. Le bilan n'est pas si extraordinaire.
Mais pourquoi penser à tout ça aujourd'hui dans

cet aéroport? Dans mon imaginaire personnel, je m'étais donné quarante-cinq ans pour accéder à un bonheur éclatant et il me reste deux mois? Pourquoi quarante-cinq? C'est tellement stupide les échéances. Et puis qu'est-ce que ça change? On a tout juste le temps de s'en apercevoir : la vie n'a pas le sens profond qu'on lui accordait avant de disparaître. Certains jours cette perspective m'effraie, et d'autres elle m'indiffère, voire me rassure. Quand l'existence n'a pas de sens, nos incohérences sont moins écrasantes.

On pourrait ainsi résumer notre rencontre. Je ne l'ai pas vu, je ne l'ai pas senti, je lui ai parlé sans y prendre garde, nous avons conversé naturellement et sans nous rencontrer de choses anodines. Jusqu'à ce que l'insistance de son regard amusé devant la coïncidence de nos chambres voisines me rappelle que nous étions un homme et une femme jetés dans les contraintes d'un retard. Et puis plus rien. Une fois la porte franchie, j'oublie. J'entre dans l'indifférence d'un lieu anonyme... S'il n'y avait ce silence absolu de l'autre côté du mur et l'impression d'être captée, par quelque chose d'indicible, que je perçois immédiatement. Nous sommes ensemble. Je suis seule et il me tient la main. Il est partout autour de moi. C'est ridicule. Je me retourne sans cesse pour bien m'assurer qu'il n'est pas entré dans ma chambre. Mais je connais la réponse. Il est de l'autre côté du mur, dans la sienne, en proie à la même fureur silencieuse. Le sommeil a délaissé mon corps et l'éveil a pris place avec la vigilance d'un amour manqué.

Je passe la nuit à essayer de me souvenir des détails de son visage, de ses mains, de ses yeux sans savoir pourquoi je suis chevillée à ce désir infernal d'être dans ses bras sans l'avoir désiré quand j'étais en face de lui. J'essaie de lire, peine perdue. J'écoute de la musique et c'est bien pire encore. Mon casque sur les oreilles, je sens que la musique vrille à mes tripes une nostalgie inguérissable. Pendant près d'une heure, je ne peux m'en dégager et me laisse flotter dans mes rêveries. Je glisse dans des pensées qui tiennent mon corps à distance, tout en ne parlant que de lui et de ses sensations.

Allongée dans le noir, je pense à la lumière. Au fond de mes tripes une pierre est tombée. Je nage. L'eau est fluide et je peux respirer. Le corps ondule, je frôle le plafond. Pour ne plus entendre les bruits, j'écoute ses mains. Je confonds les doigts sur le piano, les caresses sur ma peau, les vagues qui passent au-dessus de mon corps. De l'autre côté du mur, le fil se tend. Nager encore, atteindre la rive. Peux-tu cesser de me poursuivre ? Le cœur bondit, le corps se cambre, absence qui creuse et emporte les pensées. Le désir est là tapi de l'autre côté du mur, il attend. Proie consentante, je fais taire l'envol, le désir des actes, pour savoir si je peux.

La musique irradie son chant sur ma peau. Rien ne marche. Je ne m'endors pas. Tout est noir et profond. Le mur se détache, augmente en épaisseur. Dans l'aquarium de mes rêves, le désir reprend ses droits. Main douce qui glisse. Soupir, gémir, mais de l'autre côté du mur ? Je suis tendue vers le ciel pour

accueillir la pluie d'étoiles tandis que le piano égrène ses longs arpèges. Bras tendus, je fends l'eau noire de l'espace et traverse. Rythme, danse, hanches ondulantes. Quelques notes roulent éparées. Serrée contre la mélodie, je fais face à l'assaut des frissons. Son rauque d'un animal. Frôlement du jour, je m'éveille. Je colle mon oreille à la paroi, silence absolu. Je flotte à nouveau entre mon rêve et ma chambre. En quelques mouvements, je gagne le bord. Nue dans le soleil, cheveux mouillés, quelques gouttes d'eau salée sur les seins, je reste longtemps sur le bord du lagon. Le mur a cessé d'exister.

Je me suis rendormie à la faveur de mon épuisement et réveillée le cœur battant. J'ai encore mon casque sur les oreilles, la musique s'est arrêtée, je remets l'appareil en charge. Dommage de ne pas pouvoir en faire autant pour moi. Je me précipite sous la douche pour sentir chaque goutte d'eau chaude redonner à mon corps un semblant d'énergie. Je me regarde dans la glace en cherchant ce qui a pu changer. Mais je ne vois rien de particulier. Je ne peux pas modifier la tête que je me fais quand je me regarde, celle que je ne retrouve jamais quand on me prend en photo. Je secoue mes cheveux, tente d'arranger un peu mes boucles brunes rebelles. J'aperçois un cheveu plus clair que j'ai envie d'arracher. Mes yeux sont plus noirs que d'habitude. Humeur de chien, je descends déjeuner.

Insolite matin où le café a le goût de la nuit. Trop fort, trop amer, fiévreux. J'aime entendre parler anglais quand je suis mal réveillée, me forcer à ne pas

comprendre, n'écouter que la musique de la langue. Au début de notre mariage, tu me parlais anglais *all the time*. Tu voulais que nous parlions ta langue maternelle à la maison, le français dès que nous étions dehors et l'allemand pour nous engueuler, avais-tu suggéré, provocateur. "*There was nothing so very remarkable in that ; nor did Alice think it so very much out of the way to hear the Rabbit say to itself "Oh dear ! oh dear ! I shall be late* !"*" La voix est douce, un homme raconte à son enfant. Ce n'est pas toi mais un autre, dont la voix semble être la tienne. Est-ce que l'on connaît le secret de la gémellité des êtres qui ne se rencontreront jamais ? Je suis trop fatiguée. Je pense n'importe quoi. Je ne pense qu'à lui. Cet autre qui m'a possédée toute la nuit sans même me toucher. Elle a l'air maligne celle d'hier qui disait qu'elle ne croyait plus à rien, en tout cas ni à l'amour, ni à la rencontre.

De lui, point de nouvelles. Qu'a-t-il fait de moi, ce misérable ? Il me semble que je lui ai parlé librement il y a seulement quelques heures, quand il n'avait pas d'importance. Avoir passé la nuit à lutter contre sa magie m'a rendue incertaine. Je n'ai même pas besoin de lever les yeux pour me rendre compte qu'il vient d'entrer dans la pièce. Je me répète qu'il ne s'est rien passé, à part dans mon imagination galopante, et me voilà défaite et consternée. Est-ce que la nuit a des portes ? Est-ce qu'elles se sont refermées ce matin ? Je suis suspendue au grain de

* *Alice au pays des merveilles*, chap. I, Penguin Classics, nouv. éd., 1994.

sa voix qui m'ensable. "Vous avez bien dormi?" Hypocrite! Comme s'il ignorait tout de ma nuit! Son regard s'accroche au mien qui vacille. Pourquoi ne puis-je rien cacher? Les mots sont assez malins pour inclure dans leurs rafales des gouffres de silence. "On ne peut pas exactement le résumer ainsi; disons que j'ai fini par dormir." Son sourire confirme ce que je savais déjà. "Alors nous avons passé la même nuit. Je peux?" Il s'empare d'une chaise voisine pour s'asseoir près de moi. Mon corps se rebiffe. Il n'a pas attendu ma réponse. Il sait que j'ai envie de dire non. Il sait que je ne le dirai pas. Je n'ai plus envie de lutter. Je suis curieuse de connaître ce que me souffle ce début d'aventure. Peut-être une vérité que je n'ai pas voulu entendre depuis longtemps, une évidence que je me suis cachée avec tant d'ingéniosité qu'elle m'éclate aujourd'hui au visage. On est d'une lâcheté avec soi-même! Etre aimée, bien ou mal, c'est être aimée tout de même. J'ai cette chance. Je suis vernie, protégée de tout, c'est-à-dire totalement vulnérable. Je n'ai pas cette carapace que portent les déçus de l'amour. Je suis une proie offerte. Je vis son arrivée à ma table comme une douceur après la tempête. Cette nuit, mais quelle erreur de m'en souvenir maintenant, son sexe était en moi comme s'il avait trouvé sa terre. Un volcan éteint qui se réveille dans les plis du temps. Mon cœur se serre. Il refuse ces pulsations d'acrobate. Etre là, face à lui et revivre la nuit éprouvante d'un vide, d'une absence si proche. Tes mains sur ma bouche et une envie de te mordre si fort que j'en ai peur...